

C'est une petite fille. Elle a huit ans. Dans une rue inondée de soleil, elle marche. De temps en temps, elle sautille, grimpant sur le bord du trottoir puis descendant. Elle chantonne. Visiblement, elle se raconte une histoire qu'elle ponctue d'onomatopées. Puis, le chantonnement reprend.

La rue est déserte. C'est le début de l'après-midi. Les gens sont encore enfermés. Seule, cette petite fille danse dans cette rue ensoleillée, au milieu d'une ville assoupie, se dirigeant vers le bureau de tabac où son père l'envoie acheter du gris. Le père est impatient. Quand il a constaté qu'il n'avait plus, au fond de son paquet, que de quoi fabriquer une seule cigarette, il a mandé sa fille et lui a confié la mission primordiale de faire en sorte qu'il ne tombe pas en panne de tabac. Comme tout fumeur, la perspective du manque l'angoisse. La petite, évidemment, ne vit pas les choses de la même façon. Si elle veut bien rendre service, elle veut aussi se faire plaisir. Elle ne court pas. Courir, c'est quand on joue à chat. En fait, elle marche sur la ligne que dessine au sol l'ombre des maisons, des cheminées, des murs de jardins, des haies. Le soleil étant encore très haut, les ombres sont courtes, le chemin qu'elle connaît par cœur parce quelle l'emprunte pour aller à l'école, au cinéma avec maman, au marché, ce chemin rompt avec la ligne droite pour

se faire labyrinthe et se vêtir de mystère. Dans sa main droite, la petite tient un porte-monnaie dans lequel son père a placé l'argent nécessaire. Quand, de temps à autre, elle se déplace à cloche-pied, comme si l'ombre devenait marelle, les deux bras se fléchissent et les deux mains, la pleine et la vide, se placent au milieu des aisselles, comme pour aider le corps à se soulever. Les boucles blondes que le soleil éclaire encore, dansent autour du visage naïf et sur les épaules nues. Il fait chaud. De minuscules gouttes de sueur perlent à la base des cheveux, sur le front et sur les tempes. Le tabac n'est plus très loin. L'enfant ayant d'un coup d'œil, aperçu le but de sa sortie, cesse brusquement son cheminement erratique et se met à courir en ligne droite jusqu'à la porte de l'officine.

Gling, gling... l'ouverture de la porte engendre un tintinnablement que la petite adore et l'arrivée du buraliste qu'elle n'aime pas.

– Bonjour, belle Alice, c'est toi qui me tires de ma sieste comme ça ?

– C'est papa qui voudrait du tabac gris.

Elle pose le billet sur le comptoir. Le commerçant se retourne, tend la main vers le rayonnage, pose le cube gris devant la petite, saisit le billet, pose quelques pièces de monnaie dans la coupelle prévue à cet effet, et dit :

– Tu sais que tu es drôlement jolie, toi !

Alice se hâte de ranger ses pièces.

– Au revoir, monsieur Dumont.

Elle se dirige vers la porte en verre. Mais pas assez vite. Dumont est là devant elle. Il sourit, mais bizarrement, ce

sourire ne la rassure pas. Il l'inquiète, au contraire.

– Tu ne vas pas partir sans me donner un petit bécot ?
Tiens, prends.

Il lui tend une sucette et la joue droite par la même occasion. Le cœur d'Alice s'agite. Pour avoir la paix et partir plus vite, la petite s'exécute. Elle prend la sucette et pose très vite ses lèvres sur la joue mal rasée. Ça pique. Puis à nouveau, elle se tourne vers la porte, mais Dumont l'attrape par les épaules.

– Tu sais, j'étais au lit quand tu es entrée. Mais c'est triste de faire la sieste tout seul. Tu devrais venir avec moi. On se reposerait tous les deux !

Cette fois, Alice tremble. Elle a vraiment peur. Elle ne sait pas très bien pourquoi, mais elle sent que ce type lui veut du mal, malgré son sourire, ses compliments et sa sucette.

– Papa m'attend, dit-elle.

Mais l'autre n'en a cure. De ses deux mains placées sur les épaules de l'enfant, il la pousse vers le fond de la boutique. Alice essaie de résister. Alors, se penchant, il la prend dans ses bras et se met en marche.

Gling, gling... le tintinnabusement retentit.

– Salut, Norbert ! Qu'est ce qu'elle a la petite, elle est blessée ?

– Elle s'est fait un peu mal en se cognant, mais ça n'a pas l'air bien grave, hein, petite ?

Il pose Alice sur le carrelage. Sans un mot, l'enfant se rue vers la porte que l'acheteur inespéré a laissée ouverte. Toutefois, parvenue sur le trottoir, elle se retourne et du

geste le plus violent que lui permette son corps gracie, elle lance la sucette dans la boutique. Les deux hommes éclatent de rire. Norbert rit jaune, mais il est le seul à le savoir.

Norbert a ramassé la sucette et l'a replacée sur le présentoir.

– Elle a du caractère, la petite, dit le visiteur.

– Oui... qu'est-ce qu'il te fallait ?

– Un paquet de gitanes maïs. Et des allumettes aussi.

– Des gitanes maïs ! Ça ne fait rien, tu n'as pas peur de faire rétro, toi. Tu sais que vous n'êtes plus qu'une poignée à fumer cette saloperie ? Elles vont être retirées de la vente, c'est sûr.

– Si c'est le cas, tu perdras un client. Mais le père de la petite, il fume du gris qui n'a plus guère de succès non plus. Si ça se trouve, le gris aussi va disparaître, et toi avec !

– Parle pas de malheur, dit Norbert, lugubre.

Le client sort. Norbert jure. Dérangé dans sa sieste, dérangé dans son projet de câlin, dérangé, dérangé. Il en a assez d'être dérangé. Par cette chaleur, ils devraient tous faire la sieste au frais, au lieu de s'empâter la bouche en fumant du mauvais tabac. Norbert Dumont, lui, ne fume pas. Il se contente de vendre le tabac qui empeste, embrume, empoisonne. Il vend la presse aussi qui ne vaut guère mieux. Un monde pourri, habité par des pourris qui ne consomment que la pourriture qu'ils produisent. Norbert Dumont se recouche.

Alice, au retour, n'a pas pris le temps de jouer avec les lignes d'ombres. Elle a couru d'un trait du tabac à la

maison. Quand elle arrive, elle ruisselle littéralement. Ses cheveux sont collés sur son front et dans son cou. Elle est rouge «comme un coquelicot», dit sa mère qui lui reproche cette course par un temps pareil. Il aurait mieux valu marcher tranquillement à l'ombre, sur le trottoir, au lieu de courir comme ça. Tu vas te rendre malade. Viens ici te rafraîchir et te changer. On n'a pas idée...

– Maman, je ne veux plus aller acheter le tabac, dit Alice.

– Ne dis pas de bêtise. Il suffit que tu marches normalement. Personne ne te demande de t'épuiser de cette manière.

– Maman!

– Écoute, ça suffit. Si papa te le demande, tu iras. Et maintenant, va t'allonger un moment au frais.

Alice obtempère. Elle n'a pas su comment le dire. Il est trop tard. Elle ne le dira pas.



C'est l'été. Pas d'école. Pas de voyage non plus. Les parents d'Alice ne sont pas assez fortunés pour partir en vacances. Mais ils ont un grand jardin, s'ils ont une petite maison. Les vacances se passent donc dans ce jardin qui est à lui seul un monde. Alice se promène dans l'allée qui descend vers la rue. À gauche, le mur qui sépare ce jardin de celui des voisins. À droite, une rangée d'arbustes

qui séparent l'allée des carrés potagers. Les troènes sont touffus. Au printemps, leurs fleurs blanches émettent un parfum entêtant. Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. En juillet, les fleurs sont fanées depuis longtemps. Ce qui amuse Alice, c'est d'essayer d'apercevoir le jardin à travers le feuillage. C'est difficile. Peut être saura-t-elle le faire quand elle sera grande. Maman dit toujours «quand tu seras grande»... Ça doit être bien d'être grande. Est-ce que sa cousine Mariette est grande ? Elle a déjà douze ans et elle dépasse de beaucoup Lucie en taille. Pourtant, sa mère dit aussi «quand tu seras grande»... Oh, là, là ! C'est trop compliqué. Alice s'approche de la haie. Pour tenter de voir au-delà, elle approche son visage des petites feuilles vernissées. Ça chatouille ! Alice a décidé que cette fois, elle ne reculerait pas. Son petit nez effleurant un rameau, elle ouvre grand les yeux. Ce qu'elle voit est d'abord indistinct. Une silhouette vague et bleue. Elle plisse les yeux pour accommoder sa vision. Une silhouette bleue, en effet, grande, majestueuse lui tourne le dos. Tout est calme. Les oiseaux même se sont tus. Le soleil écrase tout ; mais la forme bleue s'anime. La voilà qui tourne lentement sur elle même. Alice va voir son visage... Le demi-tour est achevé. Alice, la bouche entrouverte, n'en croit pas ses yeux. C'est un homme très beau, avec une barbe, des cheveux longs et, tout autour de sa tête, une auréole, comme celles qu'on voit aux personnages représentés dans les églises... Mais l'apparition ouvre la bouche, sourit, puis articule :

– Viens, Alice, viens m'aider.

Aider, à quoi ? Alice pensait que ce genre de personnage

n'avait pas besoin d'aide. Sa copine Juliette qui va au catéchisme, dit même que ce sont eux qui aident. À condition qu'on demande bien poliment, qu'on prie.

– Viens, Alice!

La voix s'est faite plus audible. Alice connaît cette voix. En courant, elle se dirige vers la trouée dans la haie qui donne accès au potager.

– Papa!

Elle se jette dans ses bras. Il la fait tourner en l'air en riant et la repose. Elle rit aussi. De ses petites mains, elle lui arrache son chapeau de paille.

– Veux-tu bien me rendre mon chapeau, je pourrais prendre une insolation.

Alice rit toujours. Elle ramasse le chapeau qui avait roulé au sol et le place sur sa propre tête.

– Regarde-moi bien, dit-elle, je suis Sainte Alice. Dis-moi une prière...

– Qu'est-ce que c'est que ce charabia? Qui t'a appris des choses pareilles, c'est ta mère?

– Oh, non. C'est ma copine Juliette. Elle dit que quand on prie, on est «ectaucé».

– Exaucé! Tout ça, ce sont des fariboles. La seule façon d'obtenir ce dont on a besoin, c'est le travail. Dieu et ses saints, c'est bon pour les fainéants.

Alice est déçue.

– Mais tu n'as pas besoin d'être une sainte pour être belle. Je te prie donc, belle Alice, d'une part de me rendre mon chapeau, d'autre part de m'aider à désherber ce carré de salades. C'est amusant et c'est utile. Les salades auront

plus de place pour grossir, et l'herbe nourrira les lapins. Tu veux bien m'aider à accomplir toutes ces bonnes actions ?

Alice restitue le chapeau et, accroupie sur le sol, elle se met en devoir d'arracher les vilaines envahisseuses. Papa a raison, c'est amusant. Certaines herbes sont très raides et se dressent toutes droites vers le ciel en tendant au soleil une sorte de petit plumeau. D'autres, au contraire, s'étaient; elles ont des feuilles très jolies avec des dents pointues. Leurs racines sont embêtantes parce que difficiles à arracher. Mais elles ont des fleurs jaunes comme le soleil et qu'on appelle des boutons d'or. Papa dit «saleté de chiendent». Alice, qui ne parvient pas à extraire les racines, confectionne un bouquet. Les boutons d'or brillent d'un éclat merveilleux. Dans sa main, Alice tient des éclats de soleil tombés sur la terre. En été, le soleil a trop chaud, alors il se déshabille et jette une partie de ses rayons sur la terre. Alice contemple ce soleil en morceaux. S'il faut l'arracher, c'est sans doute à cause de la chaleur qu'il dégage et qui empêcherait les salades de bien grossir.

– Les boutons d'or sont un poison pour les lapins, dit papa.

Ça n'a rien d'étonnant. Pauvres lapins, que leur arriverait-il s'ils s'avisait de manger le soleil ?

Alice tient dans sa main le soleil en boutons, et le soleil éclaire ce bouquet qui illumine le visage d'Alice. La petite fille se lève. Elle tend ses fleurs vers le ciel et se met en marche sur un rayon de soleil descendu vers la terre juste

pour elle. Sous ses petits pieds, le chemin de lumière est délicieusement chaud. Alice se penche. Elle défait les boucles de ses sandales qu'elle ramasse après en avoir extrait ses pieds et, marchant ainsi sur le rai jaune, brillant et tiède, elle s'élève dans le ciel bleu de l'été. Dans une main, elle tient toujours son bouquet d'or et dans l'autre, ses sandales devenues inutiles. Un oiseau s'approche, curieux. Il tourne autour de l'enfant qui marche, en proférant de petits cris ou plutôt des sifflements.

– Je ne te comprends pas, dit Alice qui a reconnu le bec jaune du merle.

– Et comme ça, tu comprends ?

– Ah, oui ! Très bien. Mais tu parles donc le langage des hommes ?

– Celui des femmes aussi, mais ni les uns ni les autres ne m'entendent. Seuls les enfants, parfois, me prêtent une oreille suffisamment attentive. Où vas-tu comme ça ?

– Je ne sais pas, je suis le chemin. Accompagne-moi, si tu veux. À moins que tu aies des choses plus importantes à faire...

Le merle ne répond pas. Il se pose sur l'épaule droite d'Alice et se met à lui chanter à l'oreille des airs connus sur lesquels il place des paroles inattendues :

Promenons-nous

Dans le ciel

Pendant que la vie est belle

Quand le soleil brille

Se promènent les petites filles.

– Dis donc, toi, le merle, tu me chantes là une chanson que tu as volée aux enfants !

– C’est vrai. Mais excuse-moi, je n’ai pas peur du loup. Moi, je me promène dans les bois, même quand le loup y est.

– Sûr, tu as de la chance, s’il veut t’attraper, tu t’envoles. Moi, je préfère ne pas y aller, dans les bois.

– Ah, petite Alice, le loup ne vit pas que dans les bois, tu le sais sans doute...

Mais Alice ne répond pas. Sa marche ascendante la conduit de plus en plus haut, vers un petit nuage de coton blanc qui flotte au-dessus d’elle, traversé par le rai de lumière sur lequel elle se déplace. Depuis un petit moment, cette concrétion floconneuse semble lui faire signe. Alice est totalement absorbée par la contemplation du nuage. Elle n’entend plus le merle qui chante toujours à son oreille. Sa marche est énergique et elle balance ses sandales au rythme de ses pas. Son bouquet de renoncules, dans sa main droite, est toujours tendu vers le soleil.

– Salut, beau nuage, je vais devoir te traverser, excuse-moi.

– Essaie, si tu veux ; mais je doute que tu y parviennes. Tu n’es pas équipée !

– Et quel équipements faudrait-il pour te traverser, toi qui n’es que buée ? demande Alice en riant.

– Tu le sauras sous peu, répond le nuage sur le ton pénétré de celui qui détient une énigme.

Alice n’a que faire de cette mise en garde. À ce moment, le merle se met à siffler si fort qu’Alice reprend conscience de sa présence.

– Oh, là, là, qu’est ce qui t’arrive ? demande-t-elle.

– Ne va pas plus loin, c’est tout mouillé là-dedans, répond le bec jaune.

– Tu vois bien que le chemin traverse le nuage...

– Alors, c’est ici qu’on se quitte. Je n’irai pas plus loin, dit le merle qui, apparemment craint beaucoup l’humidité. Et, ouvrant ses ailes, il donne un coup de pattes sur l’épaule d’Alice et s’envole en sifflant.

Alice tend l’oreille, mais elle ne comprend plus ce que lui dit son compagnon infidèle tandis qu’il tourne autour d’elle. Toutefois, elle ne ralentit pas sa marche pour autant. Le nuage est désormais énorme. Il lui cache le soleil et l’ombre fraîche et humide qui l’enveloppe la fait frissonner. Alice marche toujours, mais ses pieds ont du mal à s’accrocher au rai devenu froid. La vapeur du nuage se condense sur le chemin qui se couvre d’eau. Alice, chaque fois qu’elle pose un pied pour prendre appui voit ce pied redescendre vers l’autre en glissant. Elle fait du surplace, ses efforts semblent voués à l’échec. Furieuse, elle s’adresse au nuage :

– Toi, le coton hydrophile, essuie donc ce chemin, que je puisse te traverser !

Le nuage ne répond pas. Il se met à pleurer. Alice, en un instant, se retrouve trempée. Le rai de soleil s’efface. Elle tombe en arrière, hurlant, vitupérant, craignant la brutalité de l’atterrissage.

– Ne restons pas là, Alice, il faut nous abriter.

Papa a pris la petite par la main.

– Lâche ces fleurs !

Un coup de tonnerre retentit. Des gouttes énormes tombent, verticales et violentes. Papa attrape Alice sous son bras pour aller plus vite et court sous l'orage vers la maison qui les attend.



– Votre fille m'inquiète beaucoup, dit la maîtresse, elle semble toujours plongée dans ses pensées. Quand je l'interroge, elle tombe des nues. Elle n'était pas comme ça l'an dernier. Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de particulier pendant les vacances ?

La mère d'Alice réfléchit, ennuyée. Elle dit :

– Non, je ne vois pas... Mais vous avez raison, à la maison aussi elle est devenue plus calme, comme à distance. Je pensais qu'en grandissant, elle devenait plus sage, plus réfléchie. Que pouvons-nous faire ?

– Écoutez, madame Dubier, nous allons essayer de ne pas nous affoler. Si les choses s'aggravent, il faudra consulter un psychologue. En attendant, nous allons l'observer attentivement, vous et moi, pour tenter de comprendre ce qui se passe. Je vous recommande aussi de la sortir, de beaucoup lui parler, de lui demander son opinion... De mon côté, je la solliciterai le plus souvent possible pour qu'elle ne puisse pas se réfugier dans ses rêves. Elle est intelligente, je ne voudrais pas qu'elle gâche ses possibilités. Revoyons-nous dans quelque temps, si vous voulez bien.

Les deux femmes se séparent. Madame Dubier récupère Alice qui attendait dans le couloir. Tout en ajustant le manteau et l'écharpe, elle dit doucement :

– Elle est ennuyée, la maîtresse, il paraît que tu n'écoutes plus rien en classe. À quoi est-ce que tu penses toute la journée ?

– ... sais pas...

– Écoute, ma chérie, la maîtresse t'aime beaucoup et elle sait que tu es capable de bien faire. Ton père et moi, nous t'aimons très fort. Nous voulons que tu réussisses. Si tu as un souci, un secret qui te fait mal, il faut nous le dire. Ce sont les gens qui t'aiment qui peuvent t'aider, penses-y.

– Oui, maman.

Mais Alice n'en dira pas plus. Ce qu'a dit sa mère lui fait plaisir. Sa maîtresse l'aime, ses parents l'aiment. Cela lui fait chaud au cœur. Elle voudrait faire plaisir à tous ces gens qui lui témoignent de l'affection. Elle va sans doute y arriver. En tout cas, elle va essayer. Sa mère tient sa main ; c'est chaud et agréable. Toutes deux marchent sur le trottoir, plongées dans leurs pensées. Sur leur chemin, se trouve la boulangerie dans laquelle elles entrent pour acheter la baguette du soir.

– Tu veux un pain au chocolat?... Alice, réveille-toi, tu veux un pain au chocolat ?

– Euh... oui.

Maman soupire. Alice tient son goûter d'une main et de l'autre, la main de sa mère. Il fait encore beau, c'est l'été indien, comme on dit. Marcher ensemble, comme cela toutes les deux, sous le soleil déclinant de fin d'après-

midi, c'est une vraie joie. Alice regarde les façades blanches inondées de soleil et sur le trottoir d'en face, les ombres qui se glissent depuis le haut des murs jusque sur le macadam de la rue. La partie à l'ombre est bien plus grande que la partie encore ensoleillée. Alice et sa mère se coulent dans ce boyau lumineux. Tant qu'elles sont là, elles ne courent aucun danger. C'est dans l'ombre noire que s'épanouit le monstre menaçant. Alice surveille. Le monstre n'ose pas se montrer pour l'instant, mais on ne sait jamais.

– Il faut passer au tabac, dit maman.

Alice se raidit. Elle serre plus fort la main de maman, mais elle ne dit rien. Pendant que sa mère achète le tabac et le journal, elle se tient derrière, face à la porte en verre, tournée vers le boyau lumineux qu'elles ont dû quitter pour entrer dans la boutique.

– Au revoir !

À ces deux mots prononcés par maman, Alice comprend. Elle ouvre la porte et se hâte de regagner la rue.

– Attends-moi, voyons !

Les deux mains, de nouveau, sont nouées ensemble. On traverse la rue et on se retrouve en pleine lumière. Pendant ces quelques minutes, le couloir lumineux a encore rétréci. Le monstre grandit, il ne va pas tarder à sortir. Alice presse le pas ; c'est elle, cette fois, qui tire sa mère.

– Qu'est-ce qui te prend ?

Le portail du jardin est en vue. Cette fois encore, Alice sera sauvée. Dès qu'elle est dans son domaine, elle ralentit le pas. Maman la regarde :

– Mais, tu n’as pas mangé ton goûter !

Les yeux d’Alice suivent le regard de maman, jusqu’à sa main droite, où se dresse, en effet, le pain au chocolat intact.

– Finalement, tu n’avais pas faim. Il faut pourtant goûter à ton âge.

– Si, j’avais faim, mais j’ai oublié...

Maman sourit.

– Pose ton cartable et va goûter dans le jardin, tu apprendras tes leçons après.

Alice marche dans le jardin, en mangeant de bon cœur. Ici, elle n’a plus peur ; elle est de retour dans la forteresse. Le château-fort est bien gardé, et le seigneur Papa va bientôt rentrer. Dans le donjon, la reine Maman prépare la soirée, avec l’aide de ses nombreuses servantes. On entend le bruit des casseroles qui s’entrechoquent. Au-delà des remparts vivent les gens ordinaires et aussi les ennemis que Papa tient à distance parce qu’il est très fort, Papa. Il est très malin aussi. Le soleil décline, il est à moitié caché. Le ciel est sublime : bleu, mauve, orangé. Alice s’est assise dans l’herbe, face au spectacle. À quelques pas, le merle picore de son bec jaune les miettes que la petite a laissé tomber.

– Tu as faim, demande-t-elle ? Tiens, je te donne tout le reste, je n’ai plus faim.

– Merci, dit le merle.

– Ah, mais je te reconnais ! Tu es l’oiseau qui n’aime pas les nuages.

– Tu les aimes, toi, les nuages ?

– Parfois, quand même, ils sont jolis. Regarde, celui-là, on dirait un gros bébé joufflu avec des cheveux bouclés.
– Oui, de loin ça va. Mais les nuages sont des hypocrites.
– Qu'est-ce que c'est ?
– Des menteurs, des faux-jetons, si tu préfères.
– Pourquoi dis-tu des choses si méchantes ?
– Regarde ton bébé joufflu. Un coup de vent a suffi pour le transformer en bélier et, dans deux minutes, il sera peut-être un arbre. On ne peut pas faire confiance à ces tas de buée !

Alice acquiesce d'un hochement de tête... Le merle a raison, mais le spectacle reste fascinant. Le merle anti-buée s'est placé sur l'épaule d'Alice. Ils sont tous deux immobiles, le visage tourné vers l'horizon qui absorbe lentement le soleil. Alice se tait. Le merle se tait aussi.

Le soleil, cette fois, a tout à fait disparu. Ne reste que la traîne de lumière qui le suit doucement tandis que s'allongent les ombres et que l'air fraîchit. Alice est parcourue par un frisson. Celui-ci déséquilibre le merle qui s'envole avec un coup de sifflet amical.

– Alice, il faut rentrer maintenant ! appelle maman par la fenêtre.



À quatre heures et demie, les mêmes sortaient de l'école. Il ne s'agissait pas de rester les deux pieds dans le même sabot. À peine une minute plus tard, ça commençait: et je te pousse la porte comme un bulldozer, et je te fais des croche-pattes aux copains, et je te pouffe de rire en donnant des coups de coude...

– Qu'est ce que tu veux ?

– Des chewing-gums, monsieur.

– Des bonbons à la menthe, m'sieur.

– Un rouleau de réglisse, m'sieur.

Rien que des bricoles de quatre sous qui ne lui rapportaient pas grand chose, à Norbert. Et au milieu de tout ça, il y avait de temps en temps le journal ou un paquet de Gauloises, qui, d'ailleurs ne rapportaient pas plus! Mais il fallait faire bonne figure. Les parents de ces mêmes étaient tous susceptibles de venir un jour eux-mêmes et de boire un verre au bar par la même occasion. C'est là que Norbert faisait son bénéfice. En attendant, il fallait sourire aux morveux. Heureusement, il y avait aussi les morveuses. Elles, c'était différent. Elles arrivaient un peu plus tard, parce qu'elles ne couraient pas. Elles prenaient la peine de dire bonjour. Elles avaient un petit air candide pour lécher leur sucette qui mettait Norbert dans tous ses états. Surtout quand il faisait beau et chaud. Alors, les gamines, débarrassées de leur cache-col, de leur manteau, laissaient deviner leur petit cul, leur petite poitrine à peine naissante. Ça, c'était du spectacle et Norbert se régala. Il aurait aimé toucher, mais il était rarement seul avec les petites cailles. L'heure de la sortie

des écoles n'était propice qu'à se rincer l'œil. Pour le reste, il fallait attendre, en se masturbant, une circonstance favorable.

Le mercredi par exemple, en début d'après-midi, quand les piliers de bistrot ne sont pas encore là, accoudés au zinc, et que le père se rend compte tout à coup qu'il n'aura bientôt plus rien à fumer, à ce moment-là il avait une chance, le Norbert, de pouvoir s'approcher, sous un prétexte quelconque, et de pouvoir passer sa main, comme par erreur, sur un petit néné ou sur une cuisse bien fraîche. Il n'était jamais allé plus loin, malgré les fourmillements dans le caleçon. Il concluait tout seul, dans les chiottes ou sur son lit.

Une fois, il avait failli passer aux choses sérieuses. C'était avec la petite Alice. Elle était trop chaude, celle-là, trop rose, trop transpirante. Elle sentait la femelle, malgré ses huit ans. Personne en vue. Il l'avait prise dans ses bras et il allait l'emporter dans sa piaule quand l'autre imbécile de Mimile s'était pointé. Forcément, dans sa hâte, Norbert avait oublié de fermer la boutique. Ah, c'était trop bête! Il s'en souviendrait la prochaine fois. Depuis ce jour-là, Alice n'était pas revenue seule. Elle avait eu la trouille, sans doute. Mais elle n'avait rien dit à ses parents, puisqu'ils venaient toujours lui acheter le tabac gris et le journal. Le père faisait son tiercé tous les dimanches en buvant un ou deux pastis. Des gens sympathiques, ces Dubier. Norbert les aimait bien. Il aimait bien leur fille et les autres filles aussi; les timides comme les délurées. Enfin, quand on dit délurées, c'est seulement un air qu'elles se donnaient

comme ça, sans même savoir l'effet que ça faisait aux hommes. On les croyait compréhensives et puis, dès le premier regard insistant, ou la première main baladeuse, elles reprenaient leur air de sainte Nitouche et leurs coups d'œil apeurés. Rien à faire donc, sauf regarder et bâtir des châteaux en Espagne, le soir dans son lit. Chienne de vie!

– Tu as de la chance, toi patron. Tu n'es pas marié. Personne pour te contredire.

Il entendait souvent cette phrase prononcée par l'un ou l'autre des buveurs de pastaga. Ça le faisait rire. Une femme, il n'en voulait pas : ça vieillit. Ça devient moche. Ça fait des gosses qu'il faut élever et qui vous crachent dessus quand ils sont grands. Tu parles d'une vie! Merci bien!



Dans la classe, il fait chaud. Alors que ce matin, les prés étaient couverts de gelée blanche, et que les bouches écolières étaient précédées par un petit nuage qu'on pouvait confondre avec de la fumée – regarde, je fume! – dans la classe il fait chaud. Les enfants, assis sur des chaises trop hautes, les pieds dans le vide, les bras croisés sur ordre de la maîtresse qui ne supporte pas qu'on tripote les crayons, les yeux fixés sur l'institutrice qui s'évertue au tableau, les enfants engourdis somnolent les yeux ouverts.